



I

Mlle Lagrandeur. — Allons, Gustave, dépêche-toi de t'en aller d'ici avec tes jeux... A-t-on jamais vu un enfant aussi désagréable que celui-là ? Allons, hop, dehors ou je vais te tirer les oreilles.

II

Mlle Lagrandeur. — Monsieur Bonneville, prenez donc un siège, nous allons être tranquilles, je vous le promets, et loin des ennuyeux petits frères.

Gustave (furieux). — Ce que tu vas t'amuser longtemps...



III

M. Bonneville. — Oui, Mademoiselle, je viens vous prévenir que, dès demain, j'irai trouver votre père afin d'avoir avec lui une dernière explication et il faudra bien qu'il m'écoute, allez, je ne suis pas facile à intimider moi !

Gustave. — Oui, p'pa, grande sœur est enfermée là dedans avec M. Bonneville, et ils m'ont jeté dehors pour être tout seuls...

IV

Le papa Lagrandeur (ouvrant furieusement la porte). — Ah, vous n'êtes pas encore contents de vous enfermer là dedans et vous essayez de retenir la porte, j'entrerai... j'entrerai... et gare à vos oreilles.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LXXXVI

POURQUOI ?

Pourquoi donc se fâment les fleurs,
Pourquoi donc se brisent les coeurs ;
Aussi pourquoi tant de tristesses
Dans l'existence et de détresses ?
Pourquoi le plaisir est si court
Et pourquoi si cuisant l'amour ?

Pourquoi les déillusions,
Les mensongères visions
Des rêveries fous et des poètes ?
Pourquoi des maîtresses coquettes
Qui piquent à leur cotillon
Notre cœur comme un papillon ?

Pourquoi se fermeront un soir
Les yeux qui brillent, sans espoir :
Pourquoi donc ainsi que les roses
Les lèvres seront-elles closes
Mourant d'avoir trop bu le miel
D'amour dans la pourpre du ciel ?

Pourquoi s'attachent ici-bas
— Puisque nous ne resterons pas —
A toutes choses qui passent,
Même à tous ces amours qui lassent
Après eux, ne laissant au cœur
Qu'un goût de fiel et de rancœur ?

JEAN SAUVIGNY.

PIQUE - ASSIETTES

COMÉDIE EN UN ACTE

La scène est dans un appartement occupé bourgeoisement

MADAME. — Ne crois-tu pas, mon ami, qu'il serait temps d'y penser ?
MONSIEUR. — Penser à quoi ?

— Au dîner que nous devons donner cet hiver. Voilà bientôt trois ans que nous acceptons toutes les invitations, et nous ne rendons jamais rien.

— Peuh ! si nos amis nous invitent, c'est qu'ils ont du plaisir à nous avoir. Nous ne les forcions pas.

— Sans doute. Mais tout de même nous finissons par nous faire remarquer. Un jour ou l'autre on nous accusera de ladrerie. Ainsi, nous allons toutes les semaines chez les Fessard. Peut-être serait-il bon de les recevoir à notre tour, au moins une fois ? Un petit dîner sans cérémonie.

— Oh ! les Fessard, ce n'est pas la peine. Ce sont des amis intimes ; nous n'avons pas à nous gêner avec eux. Si nous faisons des frais, que ce soit au moins pour des gens utiles.

— Il y a les Thibaud ?...

— Les Thibaud... je ne dis pas. Mais ils connaissent les Carlès. Nous ne pouvons pas inviter les Thibaud sans inviter les Carlès, qui autrement seraient une tête !...

— Eh bien, avec les Carlès et les Thibaud nous serons six ; on pourrait ajouter les Lépine...

— Madame Lépine ne viendra pas si on n'invite pas le colonel.

— Invitons le colonel. Il est célibataire, il ne compte que pour un...

— Mais il mange comme quatre ! Enfin, va pour le colonel. Il y a aussi M. et Mme Saroteau ?

— Elle s'habille si mal ! Une vraie caricature !

— Oui, mais le mari est décoré. Nous ne pouvons pas ne pas avoir à notre table un convive décoré.

— C'est vrai ; cela fait bien. Pour la même raison je suis d'avis d'inviter M. et Mme De la Tourmolle.

— Ah ! non, par exemple ! ils sont en bois tous les deux, et elle prise salement.

— Mais ils sont nobles. On les annoncera à haute voix quand ils entrent dans le salon : Le comte et la comtesse de la Tourmolle ! Vois comme

ça sonne bien. Nous aurons aussi, n'est-ce pas, le ménage Escudier ? Ils connaissent des journalistes, ils peuvent nous avoir des billets de théâtre.

— Très bien. Mais réfléchis que nous voilà treize !

— Diable ! Il y a des gens superstitieux. Si nous faisions venir ton cousin le peintre ?

— Lui, un garçon sans le sou !

— C'est pour faire le quatorzième. Et puis, n'oublie pas qu'au dernier Salon, il a été médaillé. On dit même que le gouvernement lui a acheté son tableau. Si nous lui donnons à dîner, il nous offrira peut-être de faire notre portrait pour rien. Je lui demanderai de me représenter sur le perron de notre villa.

— Et moi, tenant Kiki sur mes genoux ! Seulement si nous devons être quatorze personnes, il va falloir que je me procure un maître d'hôtel, c'est ennuyeux ! Sans compter que j'aurai à mettre des fleurs sur la table. Et elles sont chères, en ce moment, les fleurs !

— S'il faut des fleurs et un maître d'hôtel, autant inviter quatre personnes de plus ; il n'en sera ni plus ni moins. Tu connais le proverbe : quand il y en a pour quatorze il y en a pour dix huit... et même pour vingt-deux.

— Si nous sommes dix-huit on sera joliment serrés.

— Qu'est-ce que cela nous fait ! Nous ne recevons pas tous ces gens-là pour notre plaisir. L'important, c'est que nous fassions des politesses.

— Tu as raison, mon ami. Justement, j'avais oublié les Picard...

— Les Picard ? Ils ont deux filles. Ils sont encombrants ! Ils nous prendraient tout de suite quatre places. Mieux vaut avoir deux ménages... les Richardière et les Michaud, par exemple.

— Tu oublies les Ternas et les Espalier.

— Et puis les Chapuzot. Diable ! nous n'en sortirons jamais !

— Une idée ! Si, au lieu d'un dîner, qui nous coûterait très cher, nous donnions une soirée, une petite soirée ? Cela nous permettrait d'inviter tout le monde en bloc, sans faire de jaloux.

— Hé ! Hé ! c'est assez pratique. D'autant mieux qu'une soirée cela pose beaucoup. On s'en souvient, on en parle longtemps après ; on trouve moyen, dans une conversation quelconque, de glisser la phrase : "C'était l'hiver où nous avons donné notre soirée..."

— Nous ferions faire des cartes d'invitation — des cartes un peu grandes. On mettrait dessus :

Monsieur et Madame Letondu vous prient de leur faire l'honneur de venir passer, etc., etc.

— Et je tâcherais qu'on en parlât dans les journaux. J'irais voir ce reporter... tu sais bien, celui que nous avons rencontré à Cabourg... un garçon charmant. Je lui ai offert un cigare... Il ne nous refusera pas un entre-filet.

— Madame Bolivard en crèverait de jalousie ! Elle qui nous noie tous les mardis avec son thé fadasse !

— Une soirée, c'est entendu. Seulement dis-moi, mon amie, qu'est-ce qu'on y fera, à cette soirée ?

— Ce qu'on y fera ?

— Oui. Nos invités ne peuvent pourtant pas rester là jusqu'à trois heures du matin à se tourner les pouces.

— On passera des sirops... des gâteaux secs.

— Sans doute, mais ce n'est pas une distraction suffisante.

— On pourrait organiser un petit concert avec des monologues. Mme Michaud chanterait !...